
Costel COROBAN, *Ideology and Power in Norway and Iceland, 1150-1250*

Tobias Boestad



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4725>

DOI : 10.4000/ccm.4725

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 293-296

ISBN : 978-2-9525181-6-1

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Tobias Boestad, « Costel COROBAN, *Ideology and Power in Norway and Iceland, 1150-1250* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 243 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 22 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4725> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4725>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Costel COROBAN, *Ideology and Power in Norway and Iceland, 1150-1250*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2018.

Une version remaniée de la thèse de Costel Coroban, docteur de l'université Valahia de Târgoviște, vient de paraître aux éditions académiques indépendantes Cambridge Scholars Publishing. Le sujet de cette thèse – la construction d'une idéologie du pouvoir en Norvège et en Islande à une époque où les royaumes scandinaves entrent de plain-pied dans l'Occident latin – est à la fois ambitieux et important, et ses bornes géographiques et chronologiques semblent bien choisies. Du milieu du XI^e au milieu du XIII^e s., l'Islande dominée par des chefs de clan (*goðar*) est encore indépendante du Royaume de Norvège. Durant ce siècle, les deux pays connaissent une succession de guerres civiles qui aboutissent au renforcement du pouvoir royal et à l'incorporation de l'Islande à la Norvège en 1262 – date qui sert de borne de fin à cette étude. Ils traversent aussi un âge d'or culturel sans précédent, dont témoignent le grand nombre de sagas rédigées à cette époque, lesquelles constituent une grande partie du corpus de sources mobilisées par l'a. À travers sept sources principales, C. Coroban s'attache à comparer les justifications idéologiques du pouvoir des rois norvégiens et des *goðar* islandais : il s'agit pour les premiers de la *Saga de Sverrir* (*Sverris saga*), du *Miroir du roi* (*Konungs skuggjá*) et de la *Saga de Hákon Hákonarson* (*Hákonar saga Hákonarsonar*) ; pour les seconds du *Livre des Islandais* (*Islendingabók*), de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (*Egils saga Skallagrímssonar*), de

la *Saga de Laxdæla* et de la *Saga de Þórðar le Bègue* (*Þórðar saga kakala*).

Cette entreprise tombe malheureusement à plat, pour une série de raisons dont la première et principale est manifeste dès la table des matières. Après une courte introduction, l'étude se divise en quatre chapitres : de manière classique et attendue, le premier traite de questions de méthode ; les deuxième et troisième sont respectivement consacrés à la « royauté en Norvège » et aux « avatars du pouvoir en Islande », tandis que le quatrième expose les conclusions générales de l'étude. Présenté dès le troisième paragraphe de l'introduction, avant même que les enjeux du sujet n'aient été abordés, ce plan précède toute discussion de démarche et de méthode : d'un point de vue strictement rhétorique, il donne ainsi l'impression peu satisfaisante d'avoir préexisté à toute réflexion approfondie sur le sujet. Cette impression est renforcée par la structure interne des chap. 2 et 3, respectivement consacrés à la Norvège et à l'Islande : alors qu'une démarche thématique aurait sans doute permis de mettre en lumière les différents attributs « idéologiques » de la royauté en Norvège et du pouvoir des *goðar* en Islande, l'a. choisit dans les deux cas d'étudier chacune des sources de son corpus de manière indépendante.

On s'étonne de ce qu'une approche qui se veut comparative et « contrastive » juxtapose ainsi ses objets d'étude au lieu de les confronter les uns aux autres, alors même que quelques-unes des 23 questions que l'a. pose en rafale (p. 3-4), dans la foulée d'une problématique elle-même assez imprécise, auraient sans doute fourni à son étude une structure à la fois dynamique et pertinente. Au lieu d'étudier séparément la Norvège et l'Islande, n'aurait-il pas été plus judicieux d'articuler l'exposé autour de problèmes concrets et importants tels que : « qu'est-ce qui caractérise un chef ? » ; « comment obtient-on le pouvoir ? » ; « comment le perd-on ? » ; « comment les sagas représentent-elles le bon roi et le mauvais roi ? », etc. ? Toutes ces questions sont formulées dans l'introduction, mais les réponses que l'a. y apporte se perdent dans la structure confuse du livre. Il est vrai que celui-ci n'hésite pas, quand il en a la possibilité, à enrichir ses observations d'exemples tirés d'autres sources, y compris de sagas ne figurant pas dans son corpus principal. Ces développements auraient eu toute leur place dans une démarche plus thématique ; mais greffés à un plan « source par source », ils ne font que mettre en lumière l'inadéquation, et nuisent à l'intelligibilité de la démonstration plus qu'ils ne la soutiennent.

La clarté du propos pâtit aussi de la faiblesse du premier chap., consacré aux « prémisses théoriques » de l'étude. Une brève présentation de la démarche et de la méthode suivies (section I. 1) y précède un aperçu historiographique (I. 2-3) et enfin une définition des termes du sujet (I. 4-6). Chacun de ces volets présente de sérieux manques. Alors qu'on attendrait une discussion approfondie des règles et enjeux de la *méthode comparative*, que l'a. revendique et qui connaît depuis une quinzaine d'années des renouvellements importants dans l'historiographie scandinave, c'est un résumé de la « méthode historique » de Leopold von Ranke (1795-1886) que le lecteur se voit servir, maquillée de quelques références à l'école des Annales et à l'interdisciplinarité (p. 8-9).

L'état des lieux historiographique qui suit n'est pas moins surprenant, puisque sur les 12 p. qui y sont consacrées, quatre traitent des « écrits à caractère historique » (p. 10) produits par les auteurs médiévaux eux-mêmes, et que l'a. commente en paraphrasant sur plusieurs pages les travaux de Régis Boyer. Si la présentation des sources est bien entendu un préalable indispensable à toute étude rigoureuse, elle ne saurait remplacer et encore moins se confondre avec l'état de la recherche, qui constitue un exercice à part : or, les tendances plus ou moins actuelles de l'historiographie scandinave moderne sont ici expédiées en un peu plus de deux pages, de manière forcément très incomplète. Un peu plus épargnée, la présentation de l'historiographie de la « théorie politique » demeure très insatisfaisante dans la mesure où elle accorde, là encore, une place disproportionnée aux travaux du XIX^e et de la première moitié du XX^e s., et se contente, pour les auteurs plus récents, de citer pêle-mêle Geoffrey Koziol, Thomas N. Bisson et Georges Duby – tout en rappelant très justement que « *much more could be said about the work of the last of these prominent scholars* » (p. 20). Aussi les références utilisées sont-elles rarement de dernière fraîcheur. Pour ne citer qu'un exemple, les développements fort évasifs sur « *what exactly made a knight in the Middle Ages* » (p. 95-101) reposent pour une grande partie sur les thèses de Johan Huizinga et de G. Duby : la prise en compte des renouvellements apportés à cette question par les travaux de Dominique Barthélemy ou de Richard W. Kaeuper, par exemple, eût été ici un minimum.

Enfin, la définition des concepts d'idéologie et de pouvoir laisse elle aussi à désirer dans la mesure où l'a., qui en évoque l'étymologie et l'utilisation par certains de ses devanciers, omet de prendre personnellement position et de définir clairement la manière dont il compte les mobiliser en l'occurrence.

C'est notamment le cas de la notion d'*idéologie*, pourtant suffisamment chargée pour mériter une délimitation nette. À cause de tous ces manques, le chapitre introductif rate son effet et le lecteur aborde le cœur de l'étude avec l'impression de ne pas connaître les intentions de l'a.

Cette impression persiste tout du long. Posée en termes trop évasifs, la problématique générale («*explaining the way that Kings' power – in Norway – and cheftains' power – in Iceland – was idealized in a few of the most important sources from the 12th and the 13th century*») est aisément perdue de vue dans les chap. 2 et 3. L'absence de transitions y cache la construction du raisonnement. Le fait que l'a. ne se tienne pas aux délimitations pourtant fort imprécises qu'il s'était initialement fixées n'y arrange rien : alors qu'il annonçait vouloir focaliser son étude de l'idéologie du pouvoir en Islande sur les chefs de clans, plus d'un tiers de son chap. 3 est en fait consacré à des développements assez malhabiles sur la figure des rois de Norvège dans les sources narratives islandaises (p. 138-161, puis de nouveau p. 177-181). Si l'on y ajoute les nécessaires paragraphes de contextualisation des documents, cela ne laisse finalement qu'assez peu d'espace à l'étude de l'idéalisation du pouvoir des goðar.

Plutôt que d'élaborer un cadre théorique général apte à structurer son raisonnement du début jusqu'à la fin et à lui donner de la cohérence, l'a. adopte des concepts variables d'un chap. à l'autre – concepts qu'il plaque sur sa réflexion plutôt que de l'en nourrir. Ainsi lorsqu'il improvise une étude des «réseaux de pouvoir» dans l'entourage du roi de Norvège, en conclusion de son chap. 2 : il y consacre six courtes pages (p. 101-107), dans lesquelles il s'appuie sur quelques travaux théoriques et sur un article de l'historien norvégien Sverre Bagge, qu'il cite assidûment, sans mobiliser en revanche aucune source primaire. Or, la théorie des réseaux a ses propres méthodes et objets d'études : elle passe généralement par un examen quantitatif d'un corpus documentaire soigneusement sélectionné, suivant une démarche qu'il aurait préalablement fallu exposer de manière minutieuse et circonstanciée.

De manière générale, les sources primaires nous ont paru trop absentes : bien souvent, celles-ci se retrouvent à l'arrière-plan, quand l'a. ne prend pas assez de libertés et de recul vis-à-vis de ses devanciers, qu'il cite de manière extensive et sans nuances. Dans certains cas, on doute même qu'il ait consulté le texte original : ainsi appuie-t-il ses analyses sur la *Saga de Sverrir* et celle de *Hákon Hákonarson* sur des traductions ou – dans le meilleur des cas – des éditions

bilingues anglaises du XIX^e s. (dont une réimpression de 1782 !) et ignore visiblement celles récemment publiées dans l'incontournable série *Íslenzk fornrit* (*Sverris saga*, K. JÓNSSON et Þ. HAUKSSON [éd.], Reykjavík, Hið Íslenska Fornritafélag, 2012 ; *Hákonar saga Hákonarsonar. Boglunga saga*, Þ. HAUKSSON, S. JAKOBSSON et T. ULSET [éd.], Reykjavík, Hið Íslenska Fornritafélag, 2013). Au lieu de cela, c'est la littérature secondaire qui est à l'honneur, dont les arguments sont plus d'une fois avancés comme des preuves. Sur les 191 p. de texte, nous avons compté 44 citations en sortie de texte, dont 25 proviennent d'historiens modernes et 19 seulement de sources médiévales. Comme il n'est pas rare que ces citations apparaissent dans ou juste avant les conclusions de sections, notamment dans le chap. 2 (p. 76, 80, 84, 87), nous ne nous défaisons pas de l'impression que l'a. ne fait souvent que confirmer les thèses de Sverre Bagge, de Jón Viðar Sigurðsson et d'Ármann Jakobsson sans les nuancer ni les enrichir. Sans doute la nouveauté des conclusions de C. Coroban serait-elle apparue plus manifestement si les renvois à ces grands spécialistes de l'histoire norvégienne et des sagas islandaises s'étaient faits plus discrets, lui permettant de construire une réflexion propre.

Un certain manque de rigueur lexicale – souvent bénin, parfois plus gênant – achève de discréditer le propos. Pour distinguer la *Saga de Þórðar le Bègue* des autres sagas islandaises étudiées, l'a. parle d'un «nouveau contexte» (p. 170), mais montre que ce n'est pas tant le contexte qui change que la *nature* de l'œuvre : une saga contemporaine (*samtíðarsaga*), par opposition aux précédentes, dont le récit se situe plusieurs siècles plus tôt (*forn tíðarsögur*). Dans la section «*The King as an Outsider*» (p. 148-153), puis régulièrement encore par la suite, les termes *outsider* et *stranger* sont utilisés de manière interchangeable pour désigner la manière dont les Islandais percevaient le roi de Norvège, mais aussi la manière dont eux-mêmes étaient perçus en Norvège. Sur la base d'une lecture rapide de Richard Kearney (Id., *Strangers, Gods and Monsters: Interpreting Otherness*, Londres/New York, Routledge, 2003), l'a. émet l'improbable hypothèse que les rois de Norvège étaient perçus tantôt comme des «anges», tantôt comme des «démons», citant pour toute explication les *Élégies de Duino* («*every Angel is terrible*», p. 149). Définir les termes à la lumière d'un auteur aussi difficile que Rainer Maria Rilke : l'audace est certaine mais mal placée ; peut-être eût-il été préférable de montrer plutôt en quoi il y a là plus qu'une simple opposition entre portraits positifs et négatifs. On pourrait enfin discuter la traduction du norrois

hirð («suite, entourage») par l'anglais *court* et surtout celle de *hirðsman* par *noble* : on sait en effet toutes les précautions avec lesquelles il convient d'aborder la question de la «noblesse» dans les pays nordiques, où la féodalité ne prit jamais vraiment.

On passera rapidement sur l'anglais quelque peu hésitant (on dirait par ex. *purpose* plutôt que *reason* pour «objectif», p. 140, *testimony* plutôt que *testament* pour «témoignage», p. 141), qui rappelle avant tout comme est courageuse l'entreprise de rédiger et publier une thèse dans une langue étrangère. Néanmoins, le manuscrit aurait sans doute profité de la relecture et des corrections d'un·e anglophone. En l'occurrence, on regrettera donc surtout ici le «service minimum» fourni par l'éditeur, et plus généralement la tendance actuelle à faire reposer sur les épaules des auteurs une part croissante du travail et des frais d'édition.

Peut-être une maison plus exigeante aurait-elle aussi signalé plus tôt les faiblesses manifestes de ce travail et exigé les corrections qui auraient permis d'en mettre en valeur la nouveauté.

Tobias BOESTAD.